

UNE REFORME DES ETUDES DE PHILOSOPHIE AU SEMINAIRE : POUR QUELLE RAISON ?

par les abbés François-Régis Moreau et Jean-Rémi Lanavère

L'encyclique *Fides et Ratio*, publiée en 1998 par un pape philosophe, entendait donner une impulsion vigoureuse aux recherches philosophiques et à l'enseignement de la philosophie dans l'Église. Si celle-ci se reconnaît la tâche de la *diaconie de la vérité*¹, c'est parce qu'elle se sent dépositaire d'un trésor de sagesse destiné à toute l'humanité. Il était donc assez logique que cette volonté réaffirmée de servir se traduisît par une réflexion sur la manière dont l'Église dispense l'enseignement de la philosophie, ainsi que par des directives plus concrètes tendant à traduire dans les faits cette nouvelle impulsion. Il fallait également inclure le magistère de Benoît XVI sur cette question des rapports entre foi et raison et la réflexion de l'Église sur le contexte de la nouvelle évangélisation. Notons aussi que le dernier document de la congrégation sur ce sujet remontait à 1972². D'où le *Décret de réforme des études ecclésiastiques de philosophie*³, signé le 28 janvier 2011, au jour de la fête de saint Thomas d'Aquin, suite à un long travail préparatoire de la congrégation pour l'éducation catholique.

I. LE MESSAGE DE FIDES ET RATIO RETENU PAR LE DECRET

1. Les difficultés du contexte actuel

Qu'est-ce que ce décret retient de la lettre papale ? Le lecteur ne peut qu'être frappé par l'importance accordée au contexte culturel, marqué par le relativisme. Ce contexte a au moins ceci de positif qu'il remet au centre la question fondamentale de la vérité, autour de laquelle gravitent tous les développements de *Fides et Ratio*. À la suite d'un certain nombre de penseurs modernes, parmi lesquels on peut sans nul doute placer Descartes, la philosophie empiriste anglais de Locke et de Hume, ainsi que Kant, la culture contemporaine s'est détournée d'une considération de l'être en tant que tel pour s'intéresser surtout à la philosophie de la connaissance et à la manière dont l'homme connaît, c'est-à-dire à une pensée de la conscience.

La philosophie moderne, oubliant d'orienter son enquête vers l'être, a concentré sa recherche sur la connaissance humaine. Au lieu de s'appuyer sur la capacité de l'homme de connaître la vérité, elle a préféré souligner ses limites et ses conditionnements. Il en est résulté diverses formes d'agnosticisme et de

¹ JEAN PAUL II, *Lettre encyclique « Fides et Ratio »*, n. 2. Désormais abrégée : FR.

² CONGRÉGATION POUR L'ÉDUCATION CATHOLIQUE, *L'enseignement de la philosophie dans les séminaires*, in *Documentation catholique* 1605 (1972) 262-267.

³ Lequel ne cite pas moins de dix-neuf fois l'encyclique *Fides et Ratio* !

relativisme qui ont conduit la recherche philosophique à s'égarer dans les sables mouvants d'un scepticisme général⁴.

L'homme contemporain doute donc de sa capacité à atteindre le vrai et de l'existence d'une vérité objective partagée par tous. Dans une perspective devenue très subjectiviste, chacun pense avoir sa vérité.

Parmi les changements de la culture dominante, certains, particulièrement profonds, concernent la conception de la vérité. Très souvent, en effet, on rencontre une méfiance par rapport à la capacité de l'intelligence humaine à atteindre une vérité objective et universelle, avec laquelle les personnes puissent s'orienter dans la vie⁵.

Pourtant, il existe, dans le cœur de l'homme, un désir de connaître la vérité, une impulsion qui le pousse à s'interroger, à chercher, et qui se manifeste dans une soif de découvrir le monde : d'où les sciences, qui tentent de rendre compte des phénomènes que nous observons, mouvements, formes, couleurs, vie ... Elles s'intéressent au *comment*. Mais, même si cette quête foisonnante peut absorber tout notre esprit, il ne peut toutefois s'arrêter à un tel niveau : il recherche une vérité plus profonde. En restant au niveau des phénomènes, il court le grave danger d'une dispersion et d'un éclatement : c'est qu'il a besoin d'unité du savoir. Ce fait avait déjà été noté par le concile Vatican II :

Participant à la lumière de l'intelligence divine, l'homme a raison de penser que, par sa propre intelligence, il dépasse l'univers des choses. Sans doute son génie au long des siècles, par une application laborieuse, a fait progresser les sciences empiriques, les techniques et les arts libéraux. De nos jours, il a obtenu des victoires hors pair, notamment dans la découverte et la conquête du monde matériel. Toujours cependant il a cherché et trouvé une vérité plus profonde. Car l'intelligence ne se borne pas aux seuls phénomènes ; elle est capable d'atteindre, avec une authentique certitude, la réalité intelligible, en dépit de la part d'obscurité et de faiblesse que laisse en elle le péché⁶.

Cette quête inlassable se voit dans les différentes sagesses existant dans le monde : la *Voie* du taoïsme⁷ et le *Ciel*, principe suprême de la pensée de Confucius, ne reflètent-ils pas la pente de l'esprit humain à rechercher un principe unificateur, à donner un sens à

⁴ FR 5.

⁵ CONGRÉGATION POUR L'ÉDUCATION CATHOLIQUE, *Décret de réforme des études ecclésiastiques de philosophie*, Tipografia vaticana, 2011, n. 1. Désormais simplement appelé : *Décret*.

⁶ *Gaudium et Spes* 15, § 1.

⁷ LAO ZI, *Dao De Jing* (traduction C. Larre), Desclée de Brouwer, 2002, ch. 21, p. 81 : *La Voie, chose vague, indistincte, si indistincte et si vague ; en elle sont les symboles si vagues et si indistincts ; en elle sont les êtres si secrets et si dérobés. En elle sont les essences, des essences très pures ; en elle est la fidélité. De l'Antiquité à ce jour, elle maintient son Nom, présidant à la succession de tous les êtres. Comment comprendre les manifestations de tous les êtres sinon par cela ?*

la vie ici-bas ? L'homme ressent la nécessité de passer de l'empirique au principe, de *savoir accomplir le passage du phénomène au fondement*⁸.

Ainsi, le désir de connaître la vérité qui habite le cœur de l'être humain n'est pas simplement celui de démonter un moteur ; il est aussi de savoir pourquoi on l'a construit ! En ce sens, l'interrogation sur le monde est un questionnement existentiel, une demande sur le sens de la vie. À travers sa quête, *l'homme cherche un absolu qui soit capable de donner réponse et sens à toute sa recherche : quelque chose d'ultime, qui se place comme fondement de toute chose*⁹. Lorsque l'homme s'interroge sur le monde, son questionnement n'est pas neutre : il entend mieux comprendre son existence personnelle. En s'interrogeant sur la nature, il s'interroge sur lui-même et réciproquement. N'était-ce pas cette idée qui animait le grand poète italien Leopardi (1798-1837) lorsqu'il écrivait :

*Que fais-tu, ô lune, dans le ciel ? Dis-moi, que fais-tu, silencieuse lune ? Tu te lèves la nuit et tu vas, contemplant les déserts. Ensuite, tu t'arrêtes. N'es-tu pas lasse de suivre toujours les mêmes chemins ? À ta vie ressemble l'existence du berger. Il se lève aux premiers rayons de l'aube, il conduit son troupeau par les pâturages et voit animaux, sources et herbages. Ensuite, las, il se repose le soir, en bas ; il n'espère rien d'autre. Dis-moi, ô lune, que vaut au berger sa vie ? Et votre vie, à vous autres ? Dis-moi vers où tend ma brièveté errante, et ton cours immortel ?*¹⁰

Constitutivement, la philosophie a une dimension sapientielle : elle ne consiste pas simplement en une réflexion abstraite, elle aborde des thèmes en lien avec notre vie humaine. Elle oblige l'homme à prendre radicalement position par rapport aux grandes questions qui le concernent et qu'énumère la constitution *Gaudium et Spes* :

*Néanmoins, le nombre croît de ceux qui, face à l'évolution présente du monde, se posent les questions les plus fondamentales ou les perçoivent avec une acuité nouvelle. Qu'est-ce que l'homme ? Que signifient la souffrance, le mal, la mort, qui subsistent malgré tant de progrès ? À quoi bon ces victoires payées d'un si grand prix ? Que peut apporter l'homme à la société ? Que peut-il en attendre ? Qu'advient-il après cette vie ?*¹¹

De la réponse à ces questions dépend l'orientation de notre existence : en ce sens, comme l'affirmait, provocant, Camus, *le seul problème philosophique vraiment sérieux est celui du suicide*¹². La philosophie est une recherche radicale, liée à l'existence :

⁸ FR 83 ; Décret 4.

⁹ FR 27.

¹⁰ LEOPARDI, G., *Chant nocturne d'un berger de l'Asie*, in *Chants/Canti*, trad. et prés. par Michel Orcel, GF Flammarion, Paris, 2005. Leopardi est un poète romantique italien.

¹¹ *Gaudium et Spes* 10.

¹² CAMUS, A., *Le mythe de Sisyphe. Essai sur l'absurde*, NRF, 1962, p. 15 : *Il n'y a qu'un problème philosophique vraiment sérieux : c'est le suicide. Juger que la vie vaut la peine ou non d'être vécue, c'est répondre à la question fondamentale de la philosophie.*

Il est avant tout nécessaire que la philosophie retrouve sa dimension sapientielle de recherche du sens ultime et global de la vie. Tout bien considéré, cette première exigence constitue un stimulant très utile pour la philosophie, afin qu'elle se conforme à sa propre nature. De cette manière, en effet, elle ne sera pas seulement l'instance critique déterminante qui montre aux divers domaines du savoir scientifique leurs fondements et leurs limites, mais elle se situera aussi comme l'instance dernière de l'unification du savoir et de l'agir humain, les amenant à converger vers un but et un sens derniers¹³.

La vie de l'homme ne saurait s'épuiser dans des phénomènes morcelés et parcellaires car une telle attitude serait profondément décourageante !¹⁴

2. L'insistance sur une métaphysique de l'être

Une telle interrogation est proprement celle de la métaphysique. Le monde contemporain ressent vivement *la nécessité d'une philosophie de portée authentiquement métaphysique, c'est-à-dire apte à transcender les données empiriques pour parvenir, dans sa recherche de la vérité, à quelque chose d'absolu, d'ultime et de fondateur¹⁵*. Le physicien ou le chimiste, dans son analyse des phénomènes scientifiques, ne peuvent se passer de la notion de cause ; le biologiste se penche sur le vivant : il lui faut donc savoir ce qu'est la vie. Or, toutes ces notions relèvent précisément de la métaphysique qui s'intéresse à l'être. Considérant que les choses face à moi sont, que cet arbre est, que cet animal qui passe devant moi est, que mon voisin est aussi, cette discipline philosophique réfléchit sur ce concept commun d'être. De là, elle s'intéresse à toutes les notions fondamentales – qui sont également des notions fondamentales pour ma vie : le fait d'exister ; la nature de chaque réalité, etc. Citant *Fides et Ratio*, le *Décret* souligne l'importance de cette pensée de l'être :

“ La composante métaphysique est la voie nécessaire pour surmonter la situation de crise qui s'étend actuellement dans de larges secteurs de la philosophie et pour corriger ainsi certains comportements déviants répandus dans notre société ”¹⁶. Voilà pourquoi les philosophes sont invités à recouvrer avec force la “vocation originelle” de la philosophie¹⁷ : la recherche du vrai et sa dimension sapientielle et métaphysique¹⁸.

¹³ FR 81.

¹⁴ Ainsi, le relativisme mène tout droit à la fragmentation du savoir, comme le remarquait le pape dans son discours aux jeunes à Sydney. BENOÎT XVI, *Discours à l'occasion de la veillée avec les jeunes à l'occasion des JMJ à Sydney*, in *Documentation catholique* 2408 (2008) 791 : *La société d'aujourd'hui est fragmentée du fait d'un mode de pensée qui est, de manière inhérente, à courte vue, parce qu'il déconsidère le plein horizon de la vérité – de la vérité concernant Dieu et nous concernant. De par sa nature même, le relativisme ne parvient pas à embrasser l'ensemble de la réalité (by its nature, relativism fails to see the whole picture). Il ignore les principes mêmes qui nous rendent capables de vivre et de croître en unité, en ordre et en harmonie.* Cette fragmentation se voit à deux niveaux : les savoirs ne communiquent plus (on note comme une sectorialité des savoirs, c'est-à-dire une tour de Babel), et l'unité intérieure de l'homme ne se fait plus.

¹⁵ FR 83.

¹⁶ FR 83.

¹⁷ FR 6.

¹⁸ *Décret* 3.

Cette insistance sur la recherche métaphysique en philosophie n'est d'ailleurs pas une exclusive : on recommande de connaître les autres courants philosophiques car, si ces pensées sont bien menées, elles se complètent mutuellement¹⁹. Mais une telle expérience est fondatrice et structurante pour l'esprit de celui qui cherche.

II. PRENDRE EN CONSIDERATION LA SITUATION DES SEMINARISTES ACTUELS

Dans les pays occidentaux, les études secondaires et supérieures sont marquées par une prépondérance des disciplines scientifiques et techniques, avec leurs modes de raisonnements, dans une société où cette même technique prend de plus en plus de place, ainsi que par une mentalité utilitariste qui ne voit l'intérêt des études que sous l'angle de leur rentabilité, comme si l'exercice futur d'une profession, et non la formation d'une intelligence solide et libre, était la seule et unique raison d'être de toutes les années passées sur les bancs de l'école ! Ce que l'on appelait autrefois *les humanités* – les lettres, la philosophie, l'histoire, les langues anciennes – et qui préparait bien à suivre l'enseignement dispensé au séminaire est de moins en moins prisé²⁰. Les séminaristes formés à ce nouveau mode de penser éprouvent alors des difficultés à entrer dans une manière de raisonner proprement philosophique ou théologique : ils n'ont pas ou peu pratiqué l'art de la dissertation, du commentaire de textes, du discours gratuit sur des idées ... Ainsi, ils ont du mal à s'ouvrir à une forme de raisonnement, non moins rigoureuse, mais différente dans la méthode. C'est pourquoi la formation intellectuelle au séminaire prendra davantage de temps et devra être plus approfondie. L'encyclique *Fides et Ratio* prend en compte ce contexte culturel lorsqu'elle parle du scientisme, qui considère que seuls les faits positifs, scientifiquement mesurables et expérimentalement constatables, sont dignes d'attention. A des esprits formés à cette école, une réflexion plus en profondeur est ardue ; les explications d'ordre philosophique ou théologique paraîtront des fruits de l'imagination et de la poésie, des affirmations jugées sans fondement parce qu'indémonstrables au sens des démonstrations que fournissent les sciences dites « dures ».

Cette conception philosophique se refuse à admettre comme valables des formes de connaissance différentes de celles qui sont le propre des sciences positives, renvoyant au domaine de la pure imagination la connaissance religieuse et théologique, aussi bien que le savoir éthique et esthétique. (...) On doit malheureusement constater que le scientisme considère comme relevant de l'irrationnel ou de l'imaginaire ce qui touche à la question du sens de la vie. Dans

¹⁹ Décret 4 : Cette insistance sur le caractère sapientiel et métaphysique ne doit pas être comprise comme une concentration exclusive sur la philosophie de l'être. Toutes les différentes parties de la philosophie sont, en effet, nécessaires à la connaissance de la réalité. Ainsi, le champ propre d'étude et la méthode spécifique de chaque partie seront respectés au nom de l'adéquation à la réalité et des différents modes humains de connaissance.

²⁰ Ainsi, on remarque une crise de l'unité du savoir en même temps qu'une crise de la culture générale. Sur cette question de la fin des humanités, on pourra lire avec profit : PIEPER, J., *Le loisir, fondement de la culture*, Ad Solem, Genève, 2007.

ce courant de pensée, on n'est pas moins déçu par son approche des grands problèmes de la philosophie qui, lorsqu'ils ne sont pas ignorés, sont abordés par des analyses appuyées sur des analogies superficielles et dépourvues de fondement rationnel. Cela amène à appauvrir la réflexion humaine, en lui retirant la possibilité d'aborder les problèmes de fond que « l'animal rationnel » s'est constamment posés depuis le début de son existence sur la terre²¹.

En outre, le pragmatisme qui en découle considère que ce que promeut la science est bon pour l'homme et prône une éthique du consensus, de la concorde sociale à partir des seules conséquences des découvertes scientifiques sans se préoccuper de réfléchir à des principes jugés trop compliqués²².

Ce diagnostic est aussi porté par notre *Décret* qui constate que *notre monde est riche de connaissances scientifiques et techniques²³*, mais s'en tient trop à cet aspect de la réalité : il faut donc *proposer une perspective sapientielle d'intégration²⁴* afin de *parvenir à une vision unitaire et organique du savoir²⁵* et en pas en rester à une vision très fragmentaire. À leur tour, les *Ordonnances* qui suivent le *Décret* précisent que *l'on veillera de manière particulière à établir un lien entre les sciences et la philosophie ; la Note sur l'actuation du décret de réforme des études ecclésiastiques en philosophie*, publiée en juillet 2011 à la suite du *Décret*, ajoute qu'il convient d'*éviter le double risque d'une formation scientifique séparée de la vision philosophique et théologique de l'homme et du monde, et celui d'une vision non critique de ces disciplines²⁶*.

Dans le même sens, on travaillera le lien entre philosophie systématique et histoire de la philosophie²⁷ : la première évite à la seconde de tomber dans l'éclectisme, qui mélange toutes les écoles sans discernement, et voit dans la philosophie une collection de belles idées, empêchant l'étudiant d'acquérir une ossature et le laissant évoluer au gré du vent ; la seconde permet de connaître les principaux courants de pensée et les découvertes scientifiques pour ne pas s'en tenir à un discours abstrait déconnecté du monde réel.

Dans sa sagesse, l'Église a prévu que les études au séminaire, destinées à former de futurs prêtres, comprennent un cycle de formation en philosophie²⁸. Or, un certain

²¹ FR 88.

²² FR 89.

²³ *Décret* 8.

²⁴ Id.

²⁵ *Décret* 5.

²⁶ CONGRÉGATION POUR L'ÉDUCATION CATHOLIQUE, *Note sur l'actuation du décret de réforme des études ecclésiastiques en philosophie, pro manuscripto*, 2011, n. 1b, p. 2. Dorénavant abrégé : *Note*.

²⁷ *Note* 1a.

²⁸ Ce choix, qui remonte au Moyen-Âge avec les facultés des arts que fréquentaient les étudiants avant de suivre des cours de théologie, a été fixé par la huitième session du concile de Latran V, en 1515, comme le rappelle opportunément FR 62. Il est donc fort ancien, et n'a jamais été remis en cause depuis. BRAGUE, R., *Au moyen du Moyen-Âge. Philosophies médiévales en chrétienté, judaïsme et islam*, Flammarion, Paris, 2006², p. 18-19 : *On peut être un rabbin ou un imam parfaitement compétent sans avoir jamais étudié la philosophie. En revanche, une formation philosophique fait partie de l'équipement de base du théologien chrétien. Elle est même obligatoire depuis le concile de Latran (1215).*

nombre de futurs clercs ne voudraient étudier que de la théologie et éviter l'étape de la philosophie : ils jugent la première moins austère, plus directement utilisable pour eux-mêmes, afin de nourrir leur vie de foi, et pour leur futur ministère. Dans ce cas, pourquoi l'Église recommande-t-elle de passer par les fourches caudines de la philosophie ? Quelle structuration de l'esprit apporte-t-elle ? Le pape Jean Paul II y répond longuement dans l'exhortation sur la formation sacerdotale *Pastores dabo vobis* :

L'étude de la philosophie, qui conduit à une compréhension et à une interprétation plus profondes de la personne, de sa liberté, de ses relations avec le monde et avec Dieu, est un élément essentiel de la formation intellectuelle. Elle se révèle d'une grande urgence, d'abord en raison du lien qui existe entre les problèmes philosophiques et les mystères du salut, étudiés en théologie, à la lumière de la foi, mais aussi en raison de la situation culturelle, aujourd'hui si diffuse, où prévaut le subjectivisme comme mesure et critère de la vérité. Seule une saine philosophie peut alors aider les candidats au sacerdoce à développer une conscience réfléchie du rapport constitutif qui existe entre l'esprit humain et la vérité, vérité qui se révèle pleinement à nous en Jésus Christ. On ne doit pas minimiser l'importance de la philosophie, sous prétexte de garantir cette «certitude de vérité» qui, seule, peut être à la base du don total de la personne à Jésus et à l'Église. Il n'est pas difficile de comprendre que certaines questions très concrètes, comme l'identité du prêtre et son engagement apostolique et missionnaire, sont profondément liées à la question, nullement abstraite, de la vérité. Si l'on n'est pas certain de la vérité, comment peut-on mettre en jeu sa vie entière, et avoir la force d'interpeller sérieusement celle des autres ?²⁹

Le *Décret* rappelle qu'il s'agit non seulement de donner des *habitus intellectuels* mais aussi des *contenus*³⁰. Du point de vue des *habitus*, c'est-à-dire des outils, de la formation de l'esprit à une méthode, il s'agit d'apprendre à raisonner, à construire un discours, ce qui relève de la logique, qui nous fournit les règles du bon raisonnement ; d'apprendre à lire et à commenter un texte ; de dialoguer avec la culture. Quant aux contenus, ils sont explicitement énumérés par le *Décret*³¹ :

- la capacité à atteindre une vérité objective et universelle ;
- la capacité à atteindre une connaissance métaphysique solide ;
- l'homme, âme et corps ;
- la dignité de la personne humaine ;
- la relation entre la nature et la liberté ;
- la loi naturelle et les sources de la moralité ;
- le rapport entre loi morale et loi civile.

²⁹ JEAN PAUL II, *Exhortation apostolique « Pastores dabo vobis »*, n. 52.

³⁰ *Décret* 11.

³¹ *Id.*

III. UNE REFORME QUI CONCERNE SURTOUT LES FACULTES DE PHILOSOPHIE, MAIS QUI PEUT INSPIRER LES SEMINAIRES

Ces dispositions sont certainement à méditer par tous les formateurs de séminaire et sont valables pour tous : avec la *Ratio studiorum*, composée en 1984 par la congrégation pour l'éducation catholique, elles donnent les lignes fondamentales de ce que devrait être l'enseignement de la philosophie dans les séminaires. Les changements principaux introduits par ce décret se voient surtout dans les facultés de philosophie des universités catholiques et dans les instituts de formation délivrant le baccalauréat canonique de philosophie : désormais, ce diplôme s'effectuera en trois ans et non plus en deux. L'un des motifs de cette variation tient au fait que le Saint Siège a souscrit au processus de Bologne, c'est-à-dire à la réforme LMD (licence, master, doctorat) dans toute l'Union européenne : tout premier cycle universitaire, au niveau civil, est dorénavant de trois ans pour obtenir une licence ; le deuxième cycle, en vue du master, est de deux ans ; le troisième, normalement, est d'une durée de trois années. Comme les diplômes ecclésiastiques seront reconnus dans tous les états de l'Union européenne, le Saint Siège doit s'ajuster sur la pratique courante, d'où le passage à trois ans³². Une autre raison avait été avancée, mais n'a pas été retenue : la plupart des maisons de formation proposent maintenant une année de propédeutique, ce qui porte la formation initiale à trois ans (une année dite de *fondation spirituelle* et deux années de philosophie) ; cette première année aurait pu être mise à profit sur le plan intellectuel pour redonner aux candidats les *humanités* qu'ils n'ont peut-être pas eues dans leur cursus précédant l'entrée au séminaire. Même si l'idée n'a finalement pas été reconnue, le *Décret* reconnaît toutefois, à travers ce délai allongé, la nécessité d'une solide formation philosophique, à cause des défis dus au contexte actuel.

Mais le passage de deux à trois années n'est pas simplement le résultat d'une imitation de l'état : il est foncièrement dû au fait que la synthèse personnelle est plus difficile à élaborer et requiert davantage de temps. Ce motif est allégué par le *Décret* :

En 1979, la constitution apostolique Sapientia christiana, restructurant les trois cycles de philosophie, fixa pour le premier d'eux une durée de deux années. L'expérience de plus de trente années a invité à prendre peu à peu conscience que trois années de formation sont nécessaires pour atteindre plus parfaitement les objectifs indiqués par ladite constitution et en particulier pour que l'étudiant parvienne " à une synthèse doctrinale solide et cohérente ". De fait, un certain nombre de facultés et d'instituts ont déjà pris l'initiative d'offrir une formation triennale qui se conclut par le baccalauréat ecclésiastique en philosophie³³.

³² Cf. Note 8, p. 7.

³³ Décret 15.

Pour les séminaires ne faisant pas passer le diplôme du baccalauréat en philosophie, les études philosophiques en vue de la théologie restent de deux ans : le *Décret* n'apporte donc guère de changements, à part qu'il précise qu'il faut deux professeurs stables en philosophie – c'est-à-dire deux enseignants voués à plein temps à l'enseignement de la philosophie au séminaire³⁴.

IV. CONCLUSION

Dans la mesure où il modifie la durée du premier cycle de philosophie, ce *Décret* aura incontestablement de l'influence sur les facultés de philosophie et sur les instituts dispensant le baccalauréat de philosophie. On peut regretter que la réflexion n'ait pas porté sur le contenu de la formation intellectuelle donnée dans les propédeutiques, ce qui leur aurait accordé un certain statut en plus d'être une année de spiritualité et aurait permis de « professionnaliser » la formation dispensée. Toujours est-il que cette formation désormais donnée sur trois ans va favoriser un enseignement plus organisé et plus poussé de la philosophie, selon les axes fournis par le *Décret* qui cite les matières principales à aborder, donnant ainsi une ligne de conduite³⁵ : métaphysique ; philosophie de la nature ; philosophie de l'homme ; philosophie morale et politique ; logique et philosophie de la connaissance. Espérons que l'impulsion donnée portera du fruit pour toute l'Église, contribuant au renouveau de *l'amour de la sagesse* qu'est la philosophie.

³⁴ *Décret*, Normes, a. 62 bis, § 3 (modifiant la constitution apostolique *Sapientia christiana*).

³⁵ *Décret*, a. 60.